



HAL
open science

Analyse de la construction intersectionnelle de la violence dans deux romans contemporains mauriciens : personnages d'adultes dominants et personnages d'enfants dominés

Johanna Treilles

► **To cite this version:**

Johanna Treilles. Analyse de la construction intersectionnelle de la violence dans deux romans contemporains mauriciens : personnages d'adultes dominants et personnages d'enfants dominés. *Alizés : Revue angliciste de La Réunion*, 2017, *Violence and Intersectionality*, 42, pp.57-68. hal-02339440

HAL Id: hal-02339440

<https://hal.univ-reunion.fr/hal-02339440>

Submitted on 30 Oct 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Analyse de la construction intersectionnelle de la violence dans deux romans contemporains mauriciens : personnages d'adultes dominants et personnages d'enfants dominés

La violence est omniprésente dans la société où les enfants grandissent. Elle est intégrée aux normes économiques, culturelles et sociétales dont est pétri l'environnement de l'enfant. Elle plonge ses racines dans des problèmes tels que les rapports de domination associés à l'appartenance sexuelle, à l'exclusion, à l'absence de famille immédiate et à des normes sociétales qui ne protègent ni ne respectent les enfants. Les autres facteurs sont notamment la toxicomanie, la possibilité de se procurer des armes à feu, l'abus d'alcool, le chômage, la criminalité, l'impunité et la culture du silence.

Dans cette citation d'un rapport récent de l'UNICEF, la question essentielle des origines de la violence trouve des éléments de réponse concrets : la violence sur les enfants est accentuée par des normes sociétales où prédominent des représentations, souvent genrées, de dominants et de dominés. Comme le souligne ce texte, le cadre socio-économique participe directement à la persistance voire à l'augmentation des actes de violences commis sur les enfants. Les autres facteurs évoqués, le chômage, les addictions à l'alcool ou autre drogues sont des symptômes visibles d'un système économique qui place en situation de domination une partie de la population. Les comportements addictifs cités ont par ailleurs été analysés par certains thérapeutes sociaux comme autant de stratégies de résistance d'individus évoluant quotidiennement dans un milieu hostile. Ces stratégies du désespoir alimentent souvent à leur tour de nouveaux phénomènes de violences.

L'enfant maltraité n'est donc pas seulement victime d'un individu violent mais d'une conjonction de facteurs externes et internes qui conditionnent les comportements violents de l'adulte. L'enfant, en situation d'infériorité physique, en pleine construction de ses capacités cognitives ne perçoit pas forcément comme légitime de communiquer sur ces violences subies et de se rebeller contre celles-ci. L'assujettissement de l'enfant face à l'adulte violent est d'autant plus important quand ce sont les parents qui commettent ces violences, le statut

d'autorité du père et de la mère justifiant, au regard de l'enfant, certains comportements déviants.

Face à ce constat des origines intersectionnelles des violences commises sur des enfants dans la sphère familiale, nous proposons de nous servir de l'outil théorique de l'analyse littéraire comparée pour étudier les phénomènes de violence subis par des personnages d'enfants au sein de deux romans mauriciens contemporains : *Sensitive* de Shenaz Patel et *La Vie de Joséphin le fou* d'Ananda Dévi.

L'étude du cadre socio-économique de ces fictions contemporaines et réalistes sera le point de départ de notre réflexion, dans le but de comprendre l'imbrication des rapports de domination raciale, économique et sexuelle hérités du passé colonial mauricien. Dans un second temps, nous détaillerons la construction de personnages féminins déviants : une mère extrêmement violente et une autre, complice de violences par son silence. Outre l'analyse des dominations subies par ces personnages de mère, l'approche comparée de ces deux romans permettra d'interroger les stratégies de résistance des personnages d'enfants victimes de ces violences.

L'ÉTUDE DU CADRE SOCIO-ÉCONOMIQUE MAURICIEN

Ancienne colonie britannique, indépendante depuis 1968, l'île Maurice connaît actuellement de fortes inégalités sociales liées à des problèmes d'exclusion et de domination entre communautés ethniques et religieuses. Ces schémas de domination, préjudiciables à l'entente collective d'une île pluriethnique, semblent directement hérités du passé colonial et esclavagiste de l'île à sucre. Le libéralisme actuel et les mécanismes de la mondialisation ont par ailleurs accentué des écarts socio-économiques au sein d'une population multiculturelle, en renforçant des stéréotypes raciaux et sexistes qui divisent les individus et accentuent des communautarismes. Diverses discriminations sociales participent ainsi à la hiérarchisation de l'accès au pouvoir. À l'intérieur d'une classe sociale en situation de domination économique, d'autres critères vont placer les individus sur l'échelle du pouvoir. La violence devient alors un outil de domination au sein même d'un groupe de population en situation de dominés et d'exclusion ; les femmes et les enfants deviennent alors, souvent, la cible de violences communautaires ou familiales.

Les deux romans sur lesquels se fonde cette analyse mettent en scène les violences commises par des parents, des mères ou beaux-pères,

sur deux enfants. Ananda Dévi, relate l'histoire de Joséphin, enfant violemment maltraité par sa mère et ses amants de passages, « les tontons ». Une fois adulte, Joséphin cède lui aussi à des comportements d'une violence extrême. Le récit nous est livré par la pensée de Joséphin, personnage fou à la conscience fragmentée qui, privé de langage et de comportements sociaux adaptés, vit seul comme un animal sauvage. Cette focalisation interne permet à Ananda Dévi de mettre en mot la conscience non verbale d'un personnage dominé par le règne des sensations. À la recherche du plaisir et du bonheur, ce personnage ne parviendra, finalement, qu'à reproduire une violence monstrueuse.

Sensitive de Shenaz Patel prend la forme du journal intime d'une enfant de onze ans qui subit depuis des années des violences sexuelles et physiques de la part de son beau père, avec la complicité silencieuse d'une mère fatiguée, indifférente, et parfois culpabilisatrice. Le récit à la première personne plonge le lecteur dans la souffrance psychologique et la division interne de ce personnage d'enfant qui lutte avec la force du désespoir pour échapper à cette situation insoutenable.

En dehors de leur thématique ces deux romans ont en commun un cadre social caractérisé par la misère économique donnant l'impression que la violence des personnages est étroitement liée à des conditions de vie extrêmes où la nécessité de subir pour survivre expliquent en partie l'existence de comportements violents. De plus, la dimension sociale de ces textes renvoie à une vision binaire de la construction socio-économique de l'île : il semble qu'il existe deux mondes, d'un côté le monde des riches, grands propriétaires, descendants de colons ou politiciens locaux, et de l'autre, rejeté et ignoré, le monde de la misère sociale, de la violence quotidienne et du désespoir. Cette vision manichéenne et stéréotypée de la société mauricienne nous est donnée à travers le regard d'enfant maltraité des narrateurs. La narration de ces violences permet aux auteures une dénonciation de l'injustice sociale, de l'hypocrisie et de l'indifférence générale. En effet, la réflexion sur l'interaction entre classe sociale et violence est au centre de ces romans :

L'ordre, oui. Pas le barbouillis de terre rousse et le ramassis de ciments mal joints et de tôles cannelée qui font semblant d'être le village de Case Noyale. Pas les murs bétonnés le long de la route pour masquer la pauvreté dans ce qu'elle a de plus affreux et de goût cendreuse, pour les cacher des belles voitures qui partent très vite rejoindre leur refuge loin du mauvais linge des pauvres. (23)

Cet extrait de *Joséphin le fou*, évoque le cloisonnement des classes sociales les plus désavantagées tenues à l'écart du regard des classes privi-

légées : il convient de cacher, de masquer la misère et surtout de ne pas se mélanger aux miséreux, aux délaissés. Un récent article d'Emmanuel Grégoire, directeur de recherche à l'Institut de recherche pour le développement, résume ainsi la situation sociale et ethno-raciale à Maurice :

À son indépendance en 1968, Maurice est devenue une démocratie où le pouvoir politique et administratif revient à la communauté indo-mauricienne de confession hindoue (50% de la population), les Indos-Musulmans (15%) étant davantage spécialisés dans le négoce. Le pouvoir économique demeure aux mains des Franco-Mauriciens (2%) qui forment une puissante oligarchie terrienne, industrielle et financière et par là un groupe social privilégié tout comme les Sino-Mauriciens (3%) très actifs dans le commerce. Enfin, les Créoles (30%) dont les origines culturelles ont été en grande partie effacées par la traite restent la couche sociale la plus défavorisée. Le sentiment d'avoir été tenu à l'écart du développement du pays entraîne des tensions avec les Indo-Mauriciens accusés d'être responsables de cette exclusion. (Grégoire)

Les représentations raciales, hérités des modèles de domination coloniale, sont encore aujourd'hui constitutifs des constructions sociales mauriciennes. Ces représentations participent directement à la construction d'un cadre spécifique où sont accentués des phénomènes de violence. Ananda Dévi, d'origine indo-mauricienne a choisi pour son roman un cadre géographique réaliste, le village créole de Case Noyale. Ce choix n'est pas déterminé par une vision raciale et stéréotypée de la violence, l'écrivaine dénonçant par ailleurs dans d'autres romans comme *Le Sari vert* et *Pagli* les phénomènes de violence au sein même de la communauté indo-mauricienne. Dans son roman, *La Vie de Joséphin le fou*, Ananda Dévi dénonce plutôt avec finesse la responsabilité de l'ensemble de la communauté humaine qui laisse des enfants être maltraités, détruits physiquement et psychologiquement. Sur fond de violences individuelles commises par la mère et les multiples « tontons » du personnage de Joséphin, se dessine une violence et une indifférence généralisée.

Les multiples formes de violences et d'exclusions socio-économiques, raciales et culturelles semblent alors s'imbriquer aux violences individuelles. Elles s'enchevêtrent et se nourrissent l'une et l'autre. Le personnage de Joséphin affirme ainsi avec lucidité :

Le complot du rejet, c'est pas ma mère seule, c'est vous tous. Ricanez pas, vous aussi vous avez fait de Joséphin, dans votre petite tête bien ordonnée, un fouka qu'il faut rayer des souvenirs. (40)

À la culture du silence s'ajoute la culture de l'oubli, lâche amnésie face aux laissés pour compte d'une société construite sur des strates de

domination. Enfants dominés qui subissent la violence d'individus, eux aussi, en situations de dominations sociales, raciales, communautaires ou sexuelles. Ainsi, les personnages de mères dans ces romans, qu'elles participent directement ou indirectement aux violences commises sur leur enfant, sont toutes deux en situation d'extrême domination. La question du genre mais aussi celle des inégalités raciales et économiques sont au centre de la construction de ces personnages maternels, à la fois victimes et responsables de maltraitance.

MÈRES VIOLENTES OU COMPLICES DE VIOLENCES : LA CONSTRUCTION INTERSECTIONNELLE DES PERSONNAGES MATERNELS DÉVIANTS

Si, à l'heure actuelle, l'intersectionnalité apparaît comme un outil d'analyse nécessaire à l'étude des violences faites aux femmes, la violence exercée par des femmes entre elles et envers leurs enfants mérite elle aussi d'être analysée. La femme en situation d'extrême pauvreté est inéluctablement dans ces romans dans une relation de dépendance et de soumission face à l'homme qui est un élément essentiel pour ces personnages, quel que soit le comportement violent qu'il adopte. L'homme est central et ces mères ne cherchent pas à s'échapper de ce rapport de dominant et de dominée. Elles semblent dénuées de la capacité de se révolter face à la violence de leur partenaire, sur elle-même et sur leurs enfants.

La mère de Joséphin est le personnage féminin le plus destructeur et le plus violent des deux romans. Cette jeune femme, victime d'une grossesse précoce, donne naissance à 15 ans à Joséphin qu'elle rejette violemment dès son plus jeune âge car il représente à ses yeux, l'échec de sa vie et l'absence d'issue de son existence :

Je t'ai eu sans te vouloir qu'est ce que tu fous dans ma vie qui t'a demandé de venir t'avais qu'à partir avant [...] quinze ans et toute ma vie est foutue à cause de toi quinze ans tellement de rêves tellement jolie ils disaient tous je dansais à toutes les musiques et le monde était bleu mais après tout est devenu noir noir noir depuis que tu es là pourquoi j'ai pas va-t-en sors de là sinon je vais. (25-26)

Ce sentiment d'échec social et sentimental est à l'origine des violences commises par cette mère. L'enfant est alors réifié, il n'est plus qu'un exutoire à la souffrance maternelle, celui sur lequel se libère un bref instant ses frustrations, ses colères et ses déceptions. Qui plus est, la mère dans ce roman ne s'appartient pas, elle est dépossédée de son corps qu'elle offre aux tontons de passage, dans une quête vaine de sécurité et

d'amour. Elle-même victime de domination et de déshumanisation, l'enfant devient sa possession, le seul être sur lequel elle peut avoir un contrôle, une main mise. Joséphin, narrateur de sa propre histoire, a conscience du processus de déshumanisation de sa mère, objet sexuel entre les mains d'hommes ivres et sans amour :

Etait-ce bien une femme qu'il avait sous lui en ce moment, ou quelque chose d'inhumain et d'innommable à quoi ressemble une femme quand l'homme la perce les yeux fermés, avec des mots qui sortent comme des injures. (34)

Cette mère soumise à la domination sexuelle des hommes et à la misère sociale est également sous l'influence des critères de la beauté féminine, telle qu'elle est véhiculée par le modèle blanc. Ananda Dévi témoin de l'obsession de ce personnage à vouloir ressembler à l'icône blanche de la sensualité, Marilyn Monroe :

Jolie Marilyn Moro, elle disait, en regardant sur les murs les photos de la Marilyn Moro qu'elle avait collé partout, elle voyait que ça, des photos découpées dans des revues, collées sur les murs comme si elle affichait ses rêves, mais je comprenais pas, je trouvais pas qu'elle ressemblait à ça, sur les photos la fille avait des cheveux jaunes et des yeux pâles et une peau blanche et une bouche rouge, elle, elle a les cheveux noirs, et les yeux noirs, et les lèvres noires. (16)

Cette identification au modèle féminin de la race historiquement dominante renvoie à l'histoire coloniale, au passé esclavagiste de l'ancienne colonie britannique sur lequel se fondent les critères discriminants de supériorité raciale.

Confrontée à ces discriminations au sein de son école, l'enfant du roman *Sensitive* relate les moqueries de ses camarades : « un jour, un garçon m'a dit qu'il cherchait des figurants pour tourner une pub pour Neige Blanche, une crème éclaircissante. Ces copains et moi ont éclaté de rire » (77). La dévalorisation systématique dans ce roman de ceux qu'on appelle à Maurice « les Mazambiques », les descendants d'esclaves, est représentative de la persistance de ces schémas de dominations raciales.

Hasard de l'intertextualité ou référence à un phénomène de société, Marilyn Monroe réapparaît dans la chambre de la mère du roman de Shenaz Patel, *Sensitive*. L'identification de ce personnage à la star n'est pas ici explicite, pourtant, en lisant entre les lignes, il apparaît que Marilyn a peut-être été une représentation fantasmée de cet autre personnage :

Il y a une photo, très grande, tout en long, d'une belle dame, ses cheveux sont soleil, ses yeux aussi, elle a une robe blanche qui s'envole en éventail et découvre ses jambes, et elle sourit en faisant semblant de vouloir la retenir des deux mains sur le devant. Mam dit qu'elle est morte. Elle doit se tromper. (21)

L'icône, loin d'être morte continue à alimenter le fantasme de la femme blanche, symbole de séduction et de charme, à laquelle s'identifier, émancipation superflue d'un féminin qui ne peut se faire valoir qu'à travers le regard valorisant que portent les hommes sur sa beauté physique, sa capacité à plaire.

« Mam dit qu'elle est morte », la photo de Marilyn n'est plus qu'un vestige d'un rêve désillusionné, le reflet qu'elle renvoie à Mam n'est plus que l'acceptation de sa propre mort intérieure. En effet, le personnage de « Mam » apparait comme une mère vide d'émotion et de conscience, que sa fille tente vainement de réveiller, de ramener à la vie et à la lumière de la vérité. Mais Mam ne veut rien savoir, ne veut rien changer. Consciente des violences que commet son compagnon sur sa fille, elle se contente d'accepter la situation et demande à sa fille de ne pas leur attirer d'ennui. Quand son enfant est défiguré par la violence, elle lui interdit d'aller à l'école, le temps que la marque des coups s'estompe et quand les services sociaux viennent finalement la questionner, elle culpabilise sa fille :

Elle a claqué un moustique sur son bras. Elle a dit que je devais arrêter mes simagrées. Que si je continuais comme ça, j'allais créer des ennuis à tout le monde avec les gens du ministère. Elle a dit à quoi ça va m'avancer. Faut que j'arrête et que je l'écoute quand elle m'interdit d'aller à l'école. Faut que je comprenne. (100)

Les violences subies, comparées par la mère à des « simagrées », illustrent leur banalisation au regard du personnage de Mam qui est comme dépourvue de toute sensibilité. La seule chose qui compte à ses yeux, c'est de pouvoir avoir la paix et de garder son travail pour avoir de quoi nourrir et loger son compagnon et à sa fille.

Ouvrière à la chaîne dans une usine textile, Mam rentre très tard le soir, souvent après 22h00 et bénéficie de peu de temps de repos. Mam considère les violences subies par sa fille comme secondaires, la priorité étant avant tout de ne pas crever de la misère. La violence d'un système économique déshumanisé est évoquée à plusieurs reprises à travers le regard sensible de la jeune narratrice. Suite à un reportage sur le travail à la chaîne, l'enfant prend conscience de la difficulté du travail répétitif de sa mère :

C'est ce que Mam fait à l'usine, ce mouvement, toutes les trois secondes, toutes les minutes, toutes les heures, tous les jours, toutes les semaines, tous les mois, tous les ans. [...] J'avais peur que Mam finisse par se démolir. (105-106)

Cette accumulation d'instantanés répétitifs montre le lent abrutissement du personnage de l'ouvrière, dont l'existence, tellement vide de sens, est broyée par une machine économique impitoyable qui la disloque physiquement et émotionnellement, et la vide de toute capacité de révolte. Ce démembrement du personnage, dont l'unique activité est de pousser pendant des heures la rame d'une machine, est illustré par la peur que développe sa fille : « parfois je l'imagine rentrant à la maison, le bras complètement démanché, le bras qui se serait dessoudé là, à l'épaule, et qui pendrait d'un côté, plus long, dépassant le genoux » (106).

Fragmentation d'un personnage intérieurement mort, qui doit pourtant se battre pour conserver son emploi car le capitalisme sauvage guette, incarné par « les travailleuses chinoises », main-d'œuvre sous-payée et de plus en plus nombreuse sur l'île :

Il y a un dortoir pas loin de chez nous. Elles sont une bonne centaine à y habiter. Les voisins, ils appellent ça le poulailler. C'est vrai que quand elles sont là, [...] ça fait un bruit de volière qui piaille à tout va. De toute façon, on ne comprend rien à ce qu'elles disent. [...] c'est bien pour ça qu'on les a fait venir. Pour se servir d'elles comme on veut sans que personne les comprenne si elles se mettent en tête de protester. (38)

La culture du silence permet toutes les violences, éteint toutes les protestations. La métaphore animale renvoie à cette volonté économique de déshumaniser la main-d'œuvre, de l'utiliser jusqu'à la moelle.

Cette violence qui s'échelonne et s'imbrique à travers les strates sociales, économiques, raciales, et sexuelles a pour centre narratif l'enfant violée et maltraitée. Centre d'une fractale maudite, l'enfant devient ce point où se répercutent les conséquences des rapports de domination constitutifs des personnages. Miroirs labyrinthiques qui reflètent les multiples violences, le regard de l'enfant tente de redonner du sens à une humanité fragmentée, vidée de son essence. Se tournant vers les autres, soi-même, les éléments de la nature, le personnage de l'enfant dans ces deux romans cherche autour de lui et en lui des stratégies de résistance pour pouvoir continuer à exister dans ces conditions d'extrêmes violences.

RAPPORT À L'AUTRE, AU MONDE ET À LUI-MÊME : STRATÉGIES DE RÉSISTANCE DES PERSONNAGES D'ENFANTS

Les personnages d'enfants dans ces deux romans tentent de trouver des échappatoires pour pouvoir continuer à survivre malgré les violences vécues au quotidien. Leur stratégie défensive face aux comportements hostiles de leurs proches évolue à mesure qu'ils grandissent et que les situations extérieures se transforment.

L'enfant du roman de Shenaz Patel, bonne élève à l'école, dotée d'une grande curiosité intellectuelle, se crée un confident intime qui prend la forme d'un journal appelé « Bon Diè ». La clémence divine étant comme absente de sa vie de misère, l'enfant s'auto-crée un Dieu à l'écoute de ses émotions et interrogations. Elle y écrit ses traumatismes et ses joies, et fait part à ce « Bon Diè » des tristesses et des incompréhensions quotidiennes dans lesquelles sont plongés les êtres qu'elle observe.

Elle lui parle, des autres, pas seulement de « Lui », son bourreau, et de sa mère, « Mam » qu'elle aime, sollicite, mais qui est incapable de la protéger ; elle parle aussi à « Bon Diè », *des bons*, ceux qu'elle aime et qui ont de l'affection pour elle, qui ne sont pas indifférents à sa situation ; des êtres généreux qui souffrent eux aussi mais garde un comportement humain et tendre.

Un jour, elle se rend à l'école, couverte de bleus, malgré l'interdiction de sa mère. Un voisin lui donne la monnaie nécessaire pour prendre le bus et s'y rendre. Acte de courage inconscient, espoir d'une reconnaissance de ses souffrances, la présence de l'enfant alerte l'institutrice qui décide enfin de réagir :

La Miss m'a regardée un long moment, j'étais gênée. Elle m'a prise par la main, elle m'a dit viens, elle m'a emmenée dans le bureau du directeur. Elle a dit ça ne peut plus continuer, regardez son visage, on ne peut plus se taire, on ne peut plus être complice, il faut faire quelque chose. (91)

En attirant l'attention de l'adulte bienveillant, l'enfant tente d'échapper à la situation. Mais la culpabilité d'attirer des problèmes à sa mère et la crainte d'être séparée de celle-ci perturbe profondément la jeune fille qui se cache quand les services sociaux viennent la chercher. Après l'échec de cette tentative d'être sauvée par le regard et l'attention de l'autre, l'enfant se renferme de plus en plus sur elle-même et son récit s'amenuise. Les mots auxquels elle s'était rattachée, dans l'espoir de pouvoir s'enfuir par l'écriture, finissent par sonner faux, eux aussi. L'écriture ne sauve pas, elle est vaine, la violence se répète et s'amplifie.

L'enfant finit par croire que plus aucun être extérieur, humain ou entité divine, ne pourra désormais l'aider. Tout semble alors vain, le sens de l'existence se perd :

Je ne vais plus à l'école. Je ne fais plus rien. D'ailleurs je crois que je vais aussi cesser de t'écrire. La Miss a été transférée dans une autre école. Toi, je crois que tu m'as laissé tomber aussi. L'autre jour, j'ai perdu deux dents à cause de lui. [...] Je perds mon temps à écrire ce que tu sais déjà, et de toute façon tu ne fais rien pour moi. Je n'ai plus envie de t'écrire. (131-132)

La violence et l'agressivité remplace alors brutalement l'espoir et la confiance en une humanité bienveillante que l'enfant commençait à retrouver par l'intermédiaire de son journal.

Dans le roman d'Ananda Dévi, les stratégies de défenses du personnage de Joséphin sont mises en place dès son plus jeune âge. À trois ans, victime d'un violent choc à la tête asséné par un des amants de sa mère, Joséphin perd la capacité de parler et s'enferme dans un mutisme profond. La découverte qui le sauve de la mort, le jour de ce traumatisme initial, c'est la mer, élément liquide et généreux qui nettoie ses plaies, aiguise ses sens, lui apprend à se nourrir seule et le fera grandir dans son sein :

J'ai pris l'habitude d'aller dans la mer chaque fois que le monde d'en haut criait trop fort. La mer m'a accueilli chaque fois sans poser de questions, elle avait pas de voix, la mer, que des sons, transparents et mouillés, des sons qui vous bercent et vous endorment et vous cicatrisent et vous guérissent. (20-21)

Joséphin trouve dans cet élément une mère de substitution, il quitte peu à peu le monde des humains et s'identifie de plus en plus à une créature marine et sauvage. Pourtant, devenu un jeune adulte, Joséphin ressent un jour le désir de revoir sa mère, pour lui offrir un présent trouvé dans les eaux : une étoile de mer bleue collée à la nacre d'un bénitier :

Mais quand je suis arrivé, elle était là ivre abrutie idiote d'alcool il y avait un homme qui lui faisait je sais pas trop quoi et elle était comme morte sous lui, les yeux vides c'était effrayant un vide d'âme comme j'en avais jamais vu avant, un vide de pensée un vide de cœur un vide de femme un vide d'humain un vide qui ressemblait à l'enfer. (82)

Face à l'horreur de la scène Joséphin est pris d'une folie destructrice qui fait rejaillir la violence vécue et accumulée, il tue l'homme puis sa mère avec le bénitier tranchant, et la libère du vide. La violence

répond à la violence, le meurtre des bourreaux est l'ultime tentative de résistance de l'enfant maltraité, une fois devenu adulte.

Dans un schéma narratif paroxystique similaire, la fin du roman de Shenaz Patel se conclut également sur le meurtre de la mère et du beau-père. Le livre se clôture sur les interrogations des services de police qui tentent de comprendre comment une enfant si frêle, silencieuse et calme a pu commettre un tel crime : « faire ça, ça, à sa mère vous imaginez, sa mère, et puis à l'autre, un solide gaillard pourtant, dans cet état-là » (135).

Au même moment, alors qu'elle est seule dans une pièce où l'on vient de l'interroger, les bruits d'une radio parviennent à la jeune fille qui entend les nouvelles du jour : « je saisis au passage les mots feu, barrages, pillages. On dirait qu'il se passe plein de choses » (137). L'enfant a tué ses bourreaux, une communauté se révolte avec violence contre sa situation d'oppressée.

Attiré de prime abord par l'humanité, la tendresse, le besoin d'amour et de reconnaissance, l'enfant maltraité finit dans ces deux romans par devenir encore plus violent et meurtrier que ceux qui lui ont fait du mal. La fiction permet un renversement totale des rapports de dominant et de dominé, mais cette résistance n'est pas pour autant une victoire pour les victimes. Elle les conduit juste à davantage d'exclusion, de solitude et de tristesse et les coupe de la source d'amour qu'ils avaient pourtant recherché avec espoir et confiance dans le regard de l'autre.

CONCLUSION

L'étude de ces romans nous confronte à la réalité intersectionnelle des violences commises sur les enfants. Ces violences ne sont plus alors des phénomènes isolés provoqués par des individus déséquilibrés mais bien plutôt des problèmes qui concernent l'ensemble de la communauté humaine car elles sont directement liées à des facteurs extérieurs traumatisants, notamment par des rapports violents de domination à divers niveaux :

Mais tout le monde s'en fout. Comme tous les gens s'en foutaient autrefois du sort des esclaves et des engagés. Peut-être qu'un jour, au siècle prochain, les gens se demanderont comment c'était possible, comment on a pu laisser faire ça sans intervenir. (43)

BIBLIOGRAPHIE

DEVI, Ananda. *La Vie de Joséphin le Fou*. Paris : Gallimard, 2003.

DEVI, Ananda. *Le Sari vert*. Paris : Gallimard, 2009.

DEVI, Ananda. *Pagli*. Paris : Gallimard, coll. « continents noirs », 2001.

GREGOIRE, Emmanuel. « Développement touristique et reproduction sociale à l'île Maurice », *Civilisations*, 57, 2008.

PATEL, Shenaz. *Sensitive*. Paris : Éditions de l'Olivier, 2003.

UNICEF. « Protection de l'enfant contre la violence et les mauvais traitements ».

http://www.unicef.org/french/protection/index_violence.html